

**SPORTS, ECOLE, SOCIETE :
LA DIFFERENCE DES SEXES**

Collection « **Espaces et temps du sport** »
dirigée par Pierre Arnaud

Le phénomène sportif a envahi la planète. Il participe de tous les problèmes de société, qu'ils soient politiques, éducatifs, sociaux, culturels, juridiques ou démographiques. Mais l'unité apparente du sport cache mal une diversité aussi réelle que troublante : si le sport s'est diffusé dans le temps et dans l'espace, s'il est devenu un instrument d'acculturation des peuples, il est aussi marqué par des singularités locales, régionales, nationales. Le sport n'est pas éternel ni d'une essence trans-historique, il porte la marque des temps et des lieux de sa pratique. C'est bien ce que suggèrent les nombreuses analyses dont il est l'objet dans cette collection qui ouvre un nouveau terrain d'aventures pour les sciences sociales.

Ouvrages parus :

- Joël Guibert, *Joueurs de boules en pays nantais. Double charge avec talon*, 1994.
- David Belden, *L'alpinisme un jeu ?*, 1994.
- Pierre Arnaud (éd.), *Les origines du sport ouvrier en Europe*, 1994.
- Thierry Terret, *Naissance et développement de la natation sportive*, 1994.
- Philippe Gaboriau, *Le Tour de France et le vélo. Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, 1995.
- Michel Bouet, *Signification du sport*, 1995.
- Pierre Arnaud et Thierry Terret, *Histoire du sport féminin*, 1996, 2 tomes.
- André Benoît, *Le sport colonial*, 1996.
- Michel Caillat, *Sport et civilisation*, 1996.
- Thierry Terret, *Histoire des sports*, 1996.
- Michel Fodimbi, Pascal Chantelat, Jean Camy, *Sports de la Cité*, 1996.
- Michel Vaugrand, Jean-Pierre Escriva, *L'Opium sportif*, 1996.
- Bernadette Deville-Danthu, *Le sport en noir et blanc*, 1996.
- Paul Boury, *La France du Tour, le Tour de France, un espace sportif à géographie variable*, 1997.
- Pierre-Alban Lebecq, Pascal Grousset et la Ligue Nationale d'Education Physique, 1997.
- Pierre Arnaud, *Les Athlètes de la République, gymnastique, sport et idéologie républicaine*, 1998 (réédition).
- Sébastien Darbon, *Le rugby à Marseille*, 1998.
- Michel Bouet, *Traité de Sportologie*, 1998.
- Thierry Terret, *Une histoire du water-polo*, 1998.
- Jean-Paul Besse, *Les Boxeurs et les Dieux*, 1998.

Annick DAVISSE - Catherine LOUVEAU

**SPORTS, ECOLE, SOCIETE :
LA DIFFERENCE DES SEXES**

Féminin, masculin et activités sportives

Préface de Geneviève FRAISSE

L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole Polytechnique
75005 Paris - France

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint Jacques
Montréal (Qc) - Canada H2Y 1K9

Des mêmes auteurs :

Annick DAVISSE

- **Les femmes dans la fonction publique.** Paris, La Documentation française, 1983.
- **Pourvu qu'ils m'écoutent !** avec Jean-Yves ROCHEX. Publication de mémoires de professeurs stagiaires de l'IUFM. CRDP Créteil, 1995.
- **Pourvu qu'ils apprennent !** avec Jean-Yves ROCHEX. Publication de mémoires de professeurs stagiaires de l'IUFM. CRDP Créteil, 1998.

Catherine LOUVEAU

- **Dopage et performance sportive, analyse d'une pratique prohibée.** avec Muriel AUGUSTINI, Pascal DURET, Paul IRLINGER, Anne MARCELLINI. Paris, INSEP, 1995.
- **Méthodologie de l'enquête. Tours et détours d'une recherche sur les pratiques sportives.** avec Paul IRLINGER et Michèle METOUDI. Paris, INSEP, 1989.
- **Talons aiguilles et crampons alu, les femmes dans les sports de tradition masculine.** Paris, INSEP-SFSS, 1986.
- **Les Pratiques Sportives des Français ; enquête sur les usages sportifs du temps libéré.** Avec Paul IRLINGER et Michèle METOUDI. Paris, INSEP, 1988, 2 tomes.

Avant propos

Ce livre est une édition revue et augmentée de « Sports, école, société : la part des femmes ». Au moment de procéder à sa réédition, il nous a paru indispensable de l'actualiser.

Au sens premier du terme, nous l'avons complété et corrigé avec des données statistiques, documentaires et des références bibliographiques les plus actuelles possibles. L'observation de différences dans les pratiques sportives des hommes et des femmes, des garçons et des filles, s'appuie sur de nombreuses données factuelles (chiffrées) que nous nous sommes efforcées de mettre à jour. Ce travail a très rapidement rencontré ses limites.

Le sport est semble-t-il une des pratiques sociales où les données quantitatives d'un niveau macrosociologique font de plus en plus défaut. Les statistiques des licenciés reflètent de moins en moins la sportivité diversifiée voire atomisée dans notre culture ; les données nationales se sont raréfiées, les enquêtes lourdes étant de plus en plus souvent initiées par le secteur marchand et simultanément quelque peu délaissées par les politiques publiques. En conséquence, on ne sait, à l'échelle de l'ensemble de la population, si des évolutions sensibles se sont produites par exemple sur les modalités de la pratique sportive en rapport avec les modes de vie des hommes et les femmes. De même, aucune enquête nationale récente n'a été (re)conduite pour repérer les activités que les jeunes pratiquent ou aimeraient pratiquer. Certaines données ont ainsi pris un peu d'âge mais elles demeurent en même temps les plus récentes ; nous les avons gardées sachant qu'au plan des différences sociales les changements sont rarement de grande ampleur sur une décennie.

Par ailleurs, nous avons intégré au fil du texte des références de travaux et publications produits depuis la première édition, chaque fois que cela a semblé nécessaire et possible. Le complément bibliographique fait entrer des publications ne portant pas spécifiquement sur notre objet. Depuis le début des années 90, de nombreux ouvrages ont été et continuent d'être publiés sur les relations, différences et inégalités entre les hommes et les femmes dans le travail professionnel, la vie familiale et l'espace domestique, l'éducation...L'histoire des femmes en 5 volumes publiée sous

la direction de G. Duby et M. Perrot constitue en ce domaine une référence unique et de grand intérêt¹.

Le champ des pratiques physiques et sportives en revanche ne s'est apparemment guère enrichi de textes traitant principalement ou incidemment des différences de sexe : la publication la plus conséquente concerne des travaux dessinant une « *Histoire du sport féminin* »².

Au-delà des chiffres et des références, l'actualisation de cet ouvrage nous a aussi amenées à le relire sur le fond et à tenter de répondre à cette interrogation : *qu'est-ce qui a changé ou que s'est-il passé depuis ces quelques années* concernant les faits eux-mêmes, c'est à dire les activités des hommes et des femmes, des filles et des garçons, les pratiques et représentations dans les pratiques physiques et sportives et plus généralement, parce que ce plan est indissociable pour comprendre ce qu'ils en est sur le terrain du sport et du corps, dans les pratiques sociales et les institutions, dans l'univers du public comme dans l'espace du privé.

Quelques événements remarquables jalonnent ces années passées comme la Conférence mondiale des femmes qui s'est tenue à Pékin en 1995. En France, ce type de manifestations a été l'occasion de bilans afin de cerner les évolutions portant en particulier sur la distribution sexuelle de toutes les formes de travail, des espaces, des rôles³. « Dispositions parachevant l'égalité de droit » mais « avancées fragiles » dans les faits soulignent les auteurs ; ces données témoignent que beaucoup d'inégalités et de différenciations perdurent tout en étant accompagnées dans l'ensemble de la population d'une faible perception des inégalités. Même si on compte - le fait fut très souligné - 10% de femmes à l'Assemblée Nationale depuis juin 97 ; dans le champ « exemplaire » du politique, la parité est loin d'être réalisée.

Sur les terrains sportifs, différences et inégalités restent d'actualité, elles ont pris de l'acuité et parfois une tournure « subtile ». Le centenaire des JO - Atlanta 1996 - a, par la voix des commentateurs surtout, célébré la conquête des femmes. « La femme avenir du sport », slogan prometteur lancé alors comme un projet n'augure pas nécessairement du meilleur ; si on

¹ *Une histoire des femmes*. Sous la direction de Georges DUBY et Michelle PERROT. Paris, Plon, 1991-1992, 5 volumes.

² Pierre ARNAUD et Thierry TERRET (textes réunis par), *Histoire du sport féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996, 2 tomes.

³ *Les femmes en France : 1895-1995. Rapport établi par la France pour l'ONU en vue de la 4^e Conférence mondiale sur les femmes*, Paris, La Documentation Française, 1994, collection des rapports officiels.

a pu remarquer une « montée » des féminines à l'image (gymnastes ou volleyeuses de Beach volley par exemple) cette présence paraissait surtout promouvoir des images commerciales et partisans. Sportives ou spectatrices des événements sportifs, les femmes représentent à l'évidence un marché économique à conquérir. Et surtout ces apparences étaient une déformation de la réalité. La sous représentation quantitative des femmes aux JO fut de même ordre en 1996 que lors des jeux précédents (30% de femmes parmi les sportifs présents). De plus, nombre de pays ne comptaient aucune femme : 26 sur les 197 représentés, absence connue car signalée avec vigueur par le mouvement Atlanta+⁴, mais relayée avec prudence par les médias et le mouvement olympique.

De nombreux indices en témoignent, le sport demeure ce conservatoire mythique des identités masculines que nous avons mentionné, identités par ailleurs tellement questionnées à ce jour par le problème crucial du travail et de l'utilité sociale (comme le mettent si justement en scène des films récents comme *Les virtuoses* et *The full monty*).

Actuellement, de nouvelles questions se posent concernant les jeunes et qui participent pleinement de notre objet. « Jeunesse en difficulté », « violences à l'école », « cités et banlieues chaudes », ces problèmes sociaux, sur lesquels les sociologues sont particulièrement interpellés, ne sont pas à la tangente de nos préoccupations. Les pratiques sportives ont depuis plusieurs années joué un rôle central sur ces « terrains » : elles ont été à la fois (ré)investies par les jeunes (voir le basket de rue) et, au plan politique, « convoquées » comme outil privilégié de remédiation.

Or une des données peu explicitée autour des problèmes comme des « remèdes » est qu'il s'agit quasi exclusivement d'une population masculine. Si nous avons à ce sujet ajouté quelques pages - « Et si on parlait des garçons » -, c'est que nous avons été sollicités par la relative symétrie entre d'une part un certain échec des filles dans les activités physiques et sportives, d'autre part celui de nombreux garçons dans les activités langagières. Leurs difficultés avec les mots nous semble indiquer une voie intéressante de questionnement de l'éducation physique et du sport.

La question de la différence des sexes, de ses manifestations et de ses effets dans le quotidien des pratiques et des modes de vie est loin d'être « dépassée » ainsi que certains, qui ne sont pas nécessairement parmi les plus âgés, tentent de le croire. Dans le milieu sportif, la présence réelle de

⁴ Atlanta + , désormais Atlanta/Sydney + est un comité « contre la discrimination à l'égard des femmes dans le sport ». Voir encadré dans la conclusion.

filles et de femmes (parmi les étudiants en STAPS, les professeurs d'EPS et l'encadrement) ainsi que le souci de ne pas les traiter « à part » (comme différentes finalement), produisent une dénégation durable des différences qui renforce certainement les inégalités. Si ces dernières doivent être dénoncées, les différences doivent se dire, se décrire, être analysées et réfléchies. Le faire sans relâche - nous rééditons en effet - peut être suspecté de renforcer les stéréotypes liés aux deux sexes. Peut-être ; mais dire les différences pérennes, c'est aussi dire que ni la croyance en l'égalité ni même l'égalité de droit n'entraînent ipso facto l'égalité de fait ; c'est enfin rappeler le réel voire la possible régression marquant ici et là les pratiques et représentations des deux sexes.

Actualisation non mineure enfin, le titre du livre, dans lequel nous avons fait disparaître « la part des femmes » : pour être plus proches de notre réel propos qui met en regard les deux sexes, leurs différences et leurs relations. Ce faisant, nous tenions à rejoindre explicitement les chercheuses contemporaines en sciences sociales travaillant sur les questions des femmes et des hommes, du masculin et du féminin. Geneviève Fraisse avait évoqué avec nous ce décalage du titre initial alors que nous la rencontrions espérant qu'elle accepterait de préfacer cette seconde édition ; ses propos nous ont aidées pour réarticuler *différence et égalité*.

Préface

Les auteurs de ce livre supposent que le discours sur le sport parle du corps, du sexe, de la différence des sexes, de la démocratie. Cette supposition est moins banale qu'il n'y paraît, car le lecteur sait que le fait biologique est toujours à lui-même sa propre explication. Or c'est bien à partir du fait qu'il y a deux sexes que le livre commence : avec le postulat qu'il est nécessaire de comprendre ce qui se joue de la différence des sexes dans l'exercice du sport.

D'une certaine façon, le titre ancien (*la part des femmes*) était trompeur : même s'il est vrai que la pratique sportive des filles et des femmes est une pratique scolaire puis sociale, ce que les mots « école » et « société » nous rappellent, l'analyse porte ici de manière radicale sur le point aveugle de notre démocratie, celui où la différence sexuelle est d'autant plus niée qu'elle est trop visible. La démocratie est plus à l'aise pour dire le semblable que le différent, plus encore, la démocratie veut que le différent se fonde dans le semblable. D'où cette étrange situation de l'activité physique et sportive où les corps sont sexués, séparés en fonction du sexe ; sans que cela suscite le moindre commentaire au regard de la moderne question de l'égalité, qui marque bien la rencontre entre la similitude et la différence des individus contemporains.

Cette absence de commentaire est à l'origine de la réflexion d'Annick Davisse et de Catherine Louveau. Elles n'ont pas cherché à restituer « la part des femmes » oubliée dans les discours sur le sport, elles proposent de rendre visible les « partages » dans l'activité sportive, entre le féminin et le masculin, entre la sexualité et le corps, entre les filles et les garçons.

Confrontant pratiques et représentations, elles désignent le sport comme un espace de construction des identités sexuées, des postures scolaires, des choix de subjectivité essentiels. Dans l'exercice du sport, l'individu est un sujet, un écolier, un citoyen ; l'individu joue donc quelque chose de lui-même, comme homme, comme femme. Un effort est ainsi demandé au lecteur, celui d'abandonner ses certitudes républicaines quant à l'obligation de neutralité, et d'entrer sur le terrain des contradictions.

Quelles contradictions ? Celle entre l'identité et la différence entre garçons et filles, celle entre la neutralité du corps et la crudité du sexe, celle entre les raisons du corps sportif et le physique du corps attelé à une activité intellectuelle. Prenons donc au sérieux ces contradictions car elles éclairent quelques enjeux rencontrés sur les terrains de sport comme dans les salles de classe.

Si les partages sont aujourd'hui si peu commentés et étudiés, c'est parce que l'école a voulu, progressivement au cours du XXe siècle, les oublier. L'école fut construite avec une exigence de neutralité. Neutralité des classes, des religions, et pour finir des sexes. Cette exigence démocratique a trouvé son plein essor dans l'école de la république. Depuis 50 ans, la mixité a été réalisée dans les salles de classes, puis dans les gymnases. Mixité rimait avec égalité, égalité des chances. Ce fut vrai et cela reste vrai. Mais la mixité de l'activité sportive se pratique surtout à l'école primaire et au collège. L'adolescence résiste mal à ce brassage des corps et les signes physiques de la puberté introduisent un malaise à la piscine comme sur le stade.

La réalité de la pratique force donc à penser plus avant. Il faut examiner de plus près le consensus autour de la mixité facile ou difficile des corps scolarisés. Quel consensus se cache derrière la conviction, finalement très récente, que le sport c'est aussi bien pour les filles que pour les garçons ? Quelle importance l'école accorde-t-elle à la mixité sportive ?

Le sport à l'école a un statut ambigu : minoré ou méprisé par beaucoup, il n'est pas sûr qu'il soit compris comme un apprentissage au même titre que les disciplines intellectuelles. Ne serait-ce pas plutôt cet espace de loisir où les enjeux démocratiques ne sont pas soumis aux contraintes de la réussite scolaire, annonçant la réussite sociale ; où les différences visibles entre les garçons et les filles seraient donc sans conséquence ?

Pourquoi ne pas remarquer en effet que la mixité évidente de l'enseignement élémentaire peut sembler transcender la différence de sexe dans l'apprentissage de la lecture comme dans celui de la natation ? Pourquoi ne pas souligner que la différenciation forcée de la puberté heurte l'évidence de la mixité ?

Pourquoi ne pas remarquer aussi que la turbulence des garçons dans les salles de classe n'est pas étrangère à une posture du corps étroitement liée à leur maniement du langage ? Et pourquoi ne pas s'interroger sur le fait que les filles se désintéressent du sport en même temps que des mathématiques ?

Alors si ces remarques nous amènent à réfléchir, ce serait pour proposer une vision de la mixité scolaire où se croiseraient la tête et le

corps, l'identité des êtres humains comme êtres de raison et la différence des corps comme corps sexualisés et sexués. Ce serait aussi pour reconsidérer quelques représentations propres aux sports féminins, celle qui voit encore dans la pratique sportive un exercice marginal, trop exceptionnel pour l'ensemble des femmes ; celle qui de ce fait « masculinise » l'image des sportives.

Si l'exercice sportif, à l'école et après l'école, est un espace où se joue, là comme ailleurs, la démocratie, la situation y est particulièrement emblématique. La différence des sexes ne peut y être neutralisée, comme on essaye de le faire, avec un succès relatif, pour l'apprentissage des disciplines intellectuelles. Trois termes sont alors en présence : l'identité (la similitude) des êtres humains, la différence des êtres sexués, et l'égalité qui est l'horizon politique de cette difficile articulation entre identité et différence des hommes et des femmes. Cessons donc d'opposer la différence à l'égalité et voyons plutôt comment il faut fabriquer de l'égalité avec l'identique et le différent.

Nous n'avons pas le choix, et l'alternative ne consiste pas à maintenir obstinément une mixité problématique ou à recommander une séparation des espaces sportifs, protectrice pour les filles. Construire l'égalité des sexes est aussi important que viser les performances sportives. Reconduire les rôles masculins et féminins en séparant les sexes est une solution négative à un problème urgent.

Abandonnons l'alternative entre mixité obligatoire et séparation rassurante. Et gageons qu'il faut, en fonction des moments et des lieux, mettre ensemble ou séparer les garçons et les filles, les hommes et les femmes. Il y a là, me semble-t-il, un enjeu de civilisation, celui d'offrir aux deux sexes la possibilité d'être au plus près de soi-même comme sujet sexué, mélange toujours singulier en chacun de masculin et de féminin.

*Geneviève FRAISSE, C.N.R.S.
Déléguée Interministérielle
aux Droits des Femmes*

INTRODUCTION

Les pratiques corporelles et sportives sont des territoires sexués : hommes et femmes s'y distribuent inégalement et ne s'y donnent pas à voir identiques, encore moins interchangeables. Lieu d'expression d'une masculinité et d'une féminité forgées ailleurs et en elles-mêmes, requises ici et là, elles se posent en révélateur efficace des attendus sociaux et culturels pesant sur les deux sexes comme des relations qui les lient.

L'esprit qui a présidé à notre démarche peut ainsi être clairement énoncé : s'interroger sur le marquage sexuel des pratiques physiques conduit à s'interroger sur les rapports qu'entretiennent les deux sexes dans ces pratiques, intelligibles seulement en regard de ceux qu'ils entretiennent au-delà de ce champ particulier. Les manières de se conduire des femmes et des hommes puisent leurs manifestations et leurs raisons d'être au regard les unes des autres, dans tous les sens du terme. On ne saurait donc comprendre les unes sans analyser les autres. Cette option relève, pour nous, d'une démarche impérative. Elle rejoint celles des auteurs de « l'histoire des femmes » ainsi résumée par M. Perrot : « Il faut se défier de l'inventaire d'une "culture" féminine, qui ne serait que le dessin immobile d'un espace complémentaire » ; plus loin elle ajoute, « la question du rapport des sexes, de la différence des sexes, voilà la question majeure »¹. Les travaux et courants féministes circonscrivant leurs réflexions et actions à la seule population féminine ont eu leurs mobiles et, avec le recul de l'histoire, on peut dire qu'ils ont été un point de passage obligé. Mais s'agisse de vie quotidienne ou de connaissance, les avancées devaient inéluctablement buter sur cette non prise en compte de l'autre. Est-ce un contrecoup de cette « guerre des sexes » lourde de conséquences pour les femmes elles-mêmes ? Reste qu'aujourd'hui, la plupart des recherches témoignent du souci de réintroduire le masculin dans leurs analyses du féminin. Pour ce qui nous concerne, nous avons expressément fait ce choix de la mise en regard voire

¹ Michelle PERROT (sous la direction de), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Paris, Rivages, 1984, pp. 7-15.

la « confrontation ». Ce n'est pas, on s'en doute, opter pour la démarche la plus confortable ; en mettant l'autre de côté, on ne risque guère, en effet, d'être contredit, c'est-à-dire de mettre au jour des contradictions - laissant ainsi ses propres contradictions à l'abri - mais on n'a, en corollaire, guère plus de chances de progresser dans l'entendement d'une réalité aussi complexe que concrète.

S'interroger sur les rapports de cette trilogie masculin-féminin-pratiques physiques et sportives relève, aujourd'hui comme hier, de l'actualité, de l'intérêt et de la nécessité.

Actualité, parce que l'une des caractéristiques de l'évolution des pratiques physiques ces dernières décennies ressort du quantitatif certes, de plus en plus de Français bougent, mais du qualitatif surtout : les activités se déroulent fréquemment hors des cadres les structurant et les organisant traditionnellement, elles se sont individualisées et focalisées, au-delà de la classique compétition, sur l'entretien et l'esthétisation du corps. Les femmes ont fortement contribué au développement de ces tendances. Depuis le tournant des années 70, la vie de nombre d'entre elles s'est indéniablement modifiée ; elles ont pris une part de plus en plus grande dans le monde extérieur au foyer, dans la vie active tout particulièrement. Beaucoup sont devenues financièrement autonomes et leurs rapports avec les hommes ont immanquablement bougé. Comment imaginer ces changements, statistiquement repérables (qualifications, emplois, loisirs, contraception, mariages, divorces, natalité...), puissent être sans effets sur les autres pratiques sociales et plus généralement sur les systèmes de valeurs ? L'attention à soi voire « la centration soi », la « psychologisation des rapports sociaux », le « soft »...les femmes ne sont-elles pas, par héritage culturel, déjà porteuses de ces valeurs ou de ces centres d'intérêt auxquels on peut ajouter, pêle-mêle, la communication, l'humanisme et tout aussi bien le développement des emplois du tertiaire ? Comment comprendre ces évolutions tangibles dans le sport - de la désinstitutionnalisation des pratiques à leur esthétisation - si l'on omet de considérer que toute la société, pour dire le vite, « se féminise » ? Comment comprendre la part et la place qu'hommes et femmes s'agentent aujourd'hui dans les pratiques physiques et sportives si l'on oublie qu'ils réagentent, ailleurs et en même temps, des relations dans lesquelles les repères sûrs d'autrefois sont devenus instables ?

Au plan de la connaissance comme de la pratique quotidienne, et au regard de ce contexte, il y a, nous semble-t-il, **intérêt** à s'interroger sur la

part des sexes dans les pratiques physiques, et plus généralement sur le sexe de ce sport évoqué souvent comme une entité, comme s'il était d'un genre singulier neutre. Le propos général et indifférencié qui entoure le sport - ou l'approche de telle ou telle discipline - dans la majorité des discours, savants ou « communs » et qui, ce faisant, amalgame indistinctement du masculin et du féminin (soit délibérément, par souci de ne pas faire de « sexisme à rebours », soit inconsciemment, cas le plus fréquent), est une forme de dénégation du réel. Cette « ignorance » porte évidemment des corollaires.

D'un côté, elle oblitère certainement la compréhension du développement contemporain des sports. Comment comprendre, en effet, ce qu'il en advient du sport et du corps dans notre quotidien et notre culture, l'individualisation et la personnalisation des pratiques, leur contribution à des stratégies de travail des apparences corporelles ? Comment saisir ces finalités diverses qui le traversent, de la mise en forme(s) au dépassement de soi, si l'on omet d'analyser comment hommes et femmes, conjointement et surtout distinctement, s'approprient les pratiques, si l'on oublie que ce sont des modes de rapport au corps et plus généralement au monde qui s'expriment, toujours singuliers et essentiels ? Les pratiques et les techniques elles-mêmes ne sont-elles pas, à terme, infléchies par ce marquage sexuel que les acteurs leur impriment ?

D'un autre côté, cette vision univoque peut handicaper l'action des praticiens du corps obligatoirement confrontés, qu'ils le veuillent ou non, au tangible des différences. Comment enseigner, comment permettre au sujet de s'approprier des pratiques, des gestuelles, une éducation physique au sens fort du terme, si l'on n'a pas élucidé les représentations de lui-même, des activités, et plus généralement de la culture dont il est porteur ? L'enfant n'arrive pas vierge de tout bagage corporel à l'école et surtout il est - quelle évidence - garçon ou fille, homme ou femme en devenir. Comment imaginer que ce projet d'eux-mêmes qu'ont les enfants, vital d'une certaine manière, et qui les distingue en première et ultime instance, puisse s'accommoder de toute ou n'importe quelle activité, de toutes ou n'importe quelles techniques ou gestualités qu'on leur propose ou leur impose ?

Il existe dans chacune et dans toutes les activités physiques et sportives, une partition tant qualitative que quantitative, des hommes et des femmes et tout aussi bien une partition des garçons et des filles, l'une et l'autre paraissant affectées par des permanences et des évolutions. Nous avons, pour des raisons de compétences et de commodité, travaillé sur deux champs en apparence distincts : d'un côté les hommes et les femmes, les

univers sportifs et les autres pratiques sociales dans lesquelles ils évoluent, de l'autre, les garçons et les filles, l'école, l'éducation physique et ses « à côté » et plus généralement les identités en train de se structurer. Les uns ne sont pas étrangers aux autres ; à terme, on perçoit bien que ce que donnent à voir les pratiques des adultes est le produit, non seulement d'une histoire sportive passée ou en train de se faire, mais aussi de cet apprentissage antérieur des conduites de rôle attachées à chaque sexe, de cette appartenance de sexe originelle. Le regard porté sur les enfants révèle quels modèles de masculinité et de féminité ils font leurs et renseigne sur ce qui, d'une génération à l'autre, se transmet, perdure et/ou change. Chacune de ces populations apparaît comme miroir ou plus exactement prolongement de l'autre, ce qui n'est pas à proprement parler une découverte ; des adultes aux plus jeunes, on peut soutenir, empruntant à Marx, qu'ici « l'anatomie de l'homme permet d'expliquer l'anatomie du singe ». Mais on reste parfois déconcerté devant ce qu'il faut bien appeler des différences durables voire des invariants et qui contredisent les discours et les convictions les plus communément répandus. A l'instar de ce qui ressort de l'analyse d'autres pratiques sociales, quotidiennes ou exceptionnelles, privées ou publiques, la place faite aux femmes et aux filles ou prise par elles dans le sport et plus généralement dans les activités physiques en dit long sur leur place dans la société et sur la « nature » de la masculinité et de la féminité... une nature qui, évidemment, puise largement à la culture. Le champ sportif donne à lire les rapports de l'une à l'autre, tant s'y exprime ce partage, éminemment social, des rôles entre les sexes. Il est ainsi un analyseur des plus performants car il s'agit bien toujours de mise en jeu du corps, incarné et sexué. Le sport est, par excellence, le lieu d'expression d'un sexuel socialement incorporé.

A un tout autre niveau, ce qu'on peut appeler une **nécessité** a aussi présidé à notre démarche : opposer des faits à des constats aussi hâtifs que généraux et partagés. Dans cette période post-féministe où l'on se situe, on allègue volontiers l'égalité acquise entre hommes et femmes, a fortiori pour les jeunes générations. N'a-t-on pas, *d'ailleurs*, repéré l'avènement des « nouveaux » hommes paternant, faisant la vaisselle et prêtant attention à leur look ? Or, à bien y regarder, les apparences, justement, peuvent être trompeuses ; dessinées à travers les chiffres « moyens », les tendances générales et les images modèles prégnantes, elles se posent d'autant plus en référence qu'elles sont omniprésentes dans les media. Quand on soutient que LA femme est devenue sportive - ou LES femmes, ce qui revient au même -,

ne prend-on pas la massification du pratiquer pour une « démocratisation » achevée des pratiques, n'extrapole-t-on pas (trop) rapidement à l'ensemble des femmes, autrement dit à toutes les catégories sociales et à chacune d'entre elles des manières d'être et de faire qui demeurent en fait minoritaires ?

Dans le domaine des activités et modes de vie des femmes, deux mécanismes spécifiques produisent inmanquablement quelques illusions d'optique : d'abord, les changements de droit et les déclarations d'intentions sont souvent pris pour des changements de faits. Virtuellement, pour ne pas dire légalement, « les femmes peuvent tout faire ». Mais concrètement, c'est-à-dire sur les terrains sportifs comme dans la vie professionnelle ou domestique d'ailleurs, la mixité ou, si l'on préfère, la co-présence des deux sexes est loin d'être effective en toute ou n'importe quelle activité ; de plus, ce qui vaut pour certaines ne vaut pas pour toutes. Dira-t-on assez que les lois ne sauraient suffire à subvertir radicalement les pratiques ? Ensuite, la preuve par l'exemple, qui n'est souvent qu'une preuve par l'exception, devient, dans le registre des activités féminines, sportives ou autres, un recours fréquent, un point d'appui à la généralisation : « elles sont partout, elles peuvent accéder à tous les domaines, la preuve, Jeannie Longo... » Même si l'on joue quelque peu sur les mots, il est clair que la championne n'est pas un signe avant-coureur de la venue massive des femmes dans le cyclisme. Elle reste précisément une exception, tout comme les femmes aux plus hautes fonctions politiques, tout comme, par ailleurs, la femme musclée, entreprenante et active, modèle dominant publicitaire ; car si cette dernière témoigne de changements effectifs, elle masque aussi des réalités bien distantes d'elle et surtout fort diverses. A voir l'histoire, c'est certainement du fait de quelques-unes, qui ont un jour pris le risque de la différence et de la non-conformité en venant sur des terrains interdits ou qui ne leurs étaient pas dévolus, que des lois ou règlements ont dû être modifiés ; le sport a eu, a encore, ses pionnières et ses « héroïnes symboliques »². Reste qu'à l'échelle de cette même histoire, les faits ne bougent que lentement ainsi que le montrent au mieux les pratiques et représentations des plus jeunes. Même en avançant de nombreuses données, en les opposant aux opinions et croyances, nous savons bien que nous n'en

² Geneviève FRAISSE - Singularité féministe. Historiographie critique de l'histoire du féminisme en France. In : Une histoire des femmes est-elle possible?, *op. cit.*, p. 195.

aurons pas, pour autant, fini avec les propos indifférenciés et généraux ; au moins aurons-nous à deux reprises essayé de taper sur le clou...

Les constats et analyses proposés ici puisent résolument dans la dialectique du masculin et du féminin. Nous n'avons jamais été tentées par une « défense et illustration » du sport au féminin. Y compris entre les lignes, nous ne revendiquons pas entre hommes et femmes une symétrie qui consisterait à ce qu'elles entreprennent, indistinctement et par principe, les mêmes activités qu'eux et toutes leurs activités. Si tant est que cela soit concevable, nous ne plaçons pas pour que les femmes fassent, en tout, pareil que les hommes, encore moins pour qu'elles leur deviennent identiques. En dressant à plusieurs reprises un état des lieux de la présence des deux sexes dans les pratiques physiques, en soulignant les différences voire les ségrégations qui s'y font jour, nous ne traçons pas, pour autant, des univers dichotomisés de manière manichéenne - le masculin dominant/le féminin dominé - pas plus que nous n'engageons de procès ou désignons des coupables... tant il est évident que les hommes ne sauraient être tenus pour seuls responsables des rapports s'établissant entre les deux sexes. Notre regard n'est pas pour autant impartial. Aussi vigilant soit-on face à un tel objet, on ne saurait prendre totalement ses distances avec lui, tant le lieu d'où nous parlons a pesé sur son choix et le regard que nous y avons posé : les questionnements et les pistes de réflexion ouvertes partent, ici comme ailleurs, d'une problématique qui ne saurait être neutre ni de sexe ni d'appartenance sociale ; nous avons une vision du monde et même un projet dans le monde. Pour le dire en un mot, nous ne sommes pas étrangères à « l'histoire » que nous avons produite ; au plan personnel et à un niveau collectif, nous nous sentons partie prenante des relations s'établissant entre femmes et hommes, comme nous le sommes, simultanément, de l'univers des activités physiques et sportives ; nous nourrissons, en ces domaines, nos propres projets, nos désirs et nos rêves.

Et puisqu'on ne saurait toujours rester confortablement sur la touche, nous nous devons de finir par énoncer quelles aspirations sont les nôtres concernant l'avenir des filles et plus généralement les relations entre les sexes. Que soient reconnues et acceptées les différences, sans qu'elles soient comparées, confrontées et encore moins hiérarchisées ; l'égalité et la différence autrement dit.

Première partie

AU FIL DES JOURS
LES FEMMES ET LES HOMMES
DANS LES PRATIQUES PHYSIQUES
ET SPORTIVES

Catherine LOUVEAU

« N'apprenons rien, et le prochain
monde sera identique, avec les mêmes poids morts
à soulever, les mêmes interdits à combattre... »
Richard Bach.

« Il faut imaginer Sisyphe heureux »
Albert Camus.

CHAPITRE 1

SEULEMENT L'AIR DU COMMUN

1. UNE POUSSÉE FÉMININE GÉNÉRALE

1.1. Une familiarité récente

Le sport et, plus généralement, l'activité physique s'inscrivent véritablement dans la vie quotidienne des Français aujourd'hui : la place que cet ensemble de pratiques occupe dans les media (presse écrite, parlée et surtout télévisée, images publicitaires...), le marché économique qu'il représente (équipements, matériels, vêtements, emplois...) sont autant d'éléments qui en témoignent particulièrement ; le nombre des pratiquants aussi. En considérant ensemble toutes les formes de pratiques physiques (la baignade en famille, le football pratiqué en compétition ou les abdominaux quotidiens), ce sont près de 7 personnes sur 10 qui « bougent » en France en 1994¹, quand, à la fin des années 60, 1 français sur 4 se déclarait sportif plus ou moins assidu². C'est bien une massification de l'exercice physique qui s'est produite ces dernières décennies ; l'augmentation du nombre des licenciés en atteste (+ 21 % entre 1981 et 1985), le développement de la pratique hors des structures traditionnelles gérant le sport (formes de pratique que l'on a dit « sauvages », « informelles ») davantage encore : plus d'un Français sur deux s'adonne à une activité physique ou sportive sans être licencié. Les femmes ont largement participé à cet accroissement aussi récent que remarquable de la pratique physique : en 1967, 22 % d'entre elles étaient recensées comme sportives « régulières » ou « occasionnelles », en 1983, 32 % reconnaissaient une pratique « régulière ou rare »³ ; aujourd'hui, c'est dans une proportion tout à fait comparable à celle des hommes qu'elles sont adeptes de l'exercice ou du sport : 64% des femmes de 14 à 65 ans déclarent pratiquer au moins une activité physique à un moment de l'année

¹ CREDOC (1994), *Le comportement des consommateurs d'articles de sport*. Enquête réalisée pour la F.I.F.A.S.

² *Les comportements de loisirs des Français*, collections de l'INSEE, série M2, Paris, 1970.

³ Sondage SOFRES pour « Le Parisien Libéré » : *Comment les Français voient le sport*, Mai 1983.

quand c'est le cas de 72 % des hommes de 14 à 65 ans⁴. Pour global qu'il soit, ce seul constat mérite attention il traduit incontestablement une forme de familiarité des femmes avec l'exercice physique ou sportif dont on peut dire qu'elle est contemporaine.

Dans un passé encore proche, l'univers sportif était, pour nombre d'entre elles, considéré avant tout comme une « affaire d'hommes » : prégnance et sens d'une Histoire marquant de ses traces les corps et les mentalités, les représentations collectives aussi. Au début de ce siècle en effet, alors que se structure le mouvement sportif moderne - en particulier à travers la restauration des Jeux Olympiques - les voix s'élèvent, unanimement réticentes à toute pratique féminine. Voix masculines du rénovateur des jeux, des hommes politiques, journalistes et surtout du corps médical : « De par son anatomie spéciale, la femme est incapable des efforts que comporte tout sport dans son développement parfait et elle ne peut y figurer qu'avec des allures atténuées. Je me hâte d'ajouter que je suis de ceux pour qui la mère est l'idéal féminin, mais si on m'accorde que la maternité est en effet le tout de l'activité féminine, il semble qu'il soit oiseux d'insister sur ce point que le sport n'est point un jeu de femme » écrit par exemple le Dr Jean Méricourt⁵.

L'histoire est en train de se faire alors, celle des techniques de sport et de jeu (gestuels, règles et règlements), celle de leurs lieux de mise en œuvre (terrains, équipements), celle de leur organisation institutionnelle (structurelle et politique), les hommes en sont les acteurs quasi exclusifs. Dans le sport comme dans d'autres secteurs de la vie publique les femmes ont d'abord été « sur la touche » à regarder, encourager, reconforter, récompenser ceux qui pouvaient légitimement montrer leur force à découvert, se battre et conquérir. « Couronner les vainqueurs », « dieux du stade « ou autres héros, restera d'ailleurs longtemps leur apanage... ainsi qu'en témoignent, chaque année, les arrivées d'étapes de cette « épopée moderne »⁶ qu'est le Tour de France.

Aux divers sens du terme, les « terrains sportifs » ont d'abord été investis par les hommes ; c'est de cette empreinte-là qu'est marqué l'imaginaire collectif, c'est avec cette histoire que se mesurent les femmes quand, au fil de ce siècle, elles s'autorisent peu à peu à être elles-mêmes actrices des multiples formes d'exercices corporels et de sports. Initialement construit sans le « sexe faible », le sport deviendra - pratiques et

⁴ CREDOC (1994), op. cit.

⁵ GENISSEL D'ARNAVILLE M.-E, *La femme dans le sport moderne*, La Revue des revues, Juillet 1900. In: Quel Corps ? Dossier sport féminin, 10-11, 1978

⁶ GABORIAU Philippe, *Les Epopées modernes. le Tour de France et le Paris Dakar*, Esprit, 4, Le nouvel âge du sport, Avril 1987.

représentations se renforçant mutuellement au fil du temps - non seulement un attribut et une compétence propres aux hommes ou aux jeunes garçons, mais le lieu où s'expriment, se gèrent et se donnent à voir leur excellence et leur spécificité. Le sport - pratiqué, regardé, discours - est et demeure fondamentalement constitutif de l'identité virile. Justification inépuisable et commode, le « *tota mulier in utero* » a durablement fondé les interdits et les résistances, tant réglementaires que moraux, affectant la pratique sportive des femmes... Quel argument pourrait-on opposer à celui qui semble de « bon sens » puisqu'il ne fait, après tout, que prendre la « nature » à témoin ?

Obstacle à toute forme d'exercice physique au début du siècle, le motif à peine réinterprété faisait encore recette quelque 50 ans plus tard : « Le but de l'exercice physique chez la femme est de la mettre à même de franchir plus aisément l'épreuve de la maternité. Nous voulons former des femmes saines qui nous garantissent une postérité robuste » écrivait-on en 1954⁷. Énoncer ainsi les finalités de la pratique des femmes est certes une façon de les reconnaître alors possiblement actrices sur des terrains sportifs ; mais le faire en alléguant de leur naturelle spécificité est aussi une manière de limiter leurs prétentions, de les cantonner aux pratiques « féminines - féminisantes » et de poser comme impensables, voire inconvenantes - au double sens du terme - d'autres formes d'engagements sportifs. « Je trouve pareille exhibition non seulement grotesque mais cruelle car je n'aime pas à voir une femme faire des efforts et peiner, la rougeur lui montant au visage et la sueur au front » écrivait, en 1885, un journaliste à propos d'une « cyclistine » de l'époque...⁸. « Dans l'effort vous êtes moches... moi, j'aime trop les femmes pour les voir souffrir sur un vélo » lançait publiquement, et comme en écho, cent ans plus tard, Marc Madiot cycliste, à Jeannie Longo meilleure « cyclistine » française. Les mots sont rarement « paroles en l'air » ; et ceux-là expriment à un siècle d'écart une même réticence à laquelle on tentera de donner sens.

1.2. Quand ont changé les modes de vie

Naguère sur « la réserve » et en retrait d'un univers construit en dehors d'elles, les femmes ont néanmoins investi progressivement les pratiques corporelles et sportives, constituant aujourd'hui une population physiquement active d'ampleur équivalente à celle des hommes. L'évolution des mentalités et les changements intervenus dans les modes de vie ces

⁷ Dr FRIEDRICH, *Le corps et le sport : les bases biologiques de l'éducation physique*, Paris, Payot, 1954. In. *Quel Corps ? Dossier sport féminin*, 12-13, 1978.

⁸ Cité par J. MARCHAND, colloque d'Aix en Provence : *Les femmes relancent le sport*. IN. *Sportives*, Mai 1985.

dernières décennies ne sont certainement pas étrangers à ce « rattrapage » que nombre de femmes ont opéré sur l'Histoire. De multiples faits en témoignent : au plan collectif et individuel, dans la vie publique comme dans la vie privée, les femmes ont vu leurs statuts et leurs rôles sociaux se modifier. On ne saurait bien sûr attribuer aux seules structures expressément mises en place, tel le secrétariat d'État à la condition féminine créé en 1974, instance peu ou prou pérennisée depuis, pas plus qu'à des mesures sociales ou législatives, ces changements profonds qui ont bouleversé les modes de vie des femmes et des familles. Reste que l'on peut globalement faire le constat d'une sorte de « gagne-terrain » opéré par les femmes en des domaines, des fonctions, des tâches et des façons de faire naguère dévolus aux hommes ; reste que l'on peut décrire succinctement cette évolution en terme d'avancée vers le monde extérieur ; reste que nombre de femmes se sont progressivement autorisées à penser leur vie pour elles-mêmes et non plus seulement au service de « leur foyer » et à inclure, désormais, dans leurs projets de vie sociale et personnelle, la réalisation de leurs propres désirs.

Nous nous garderons de nous joindre ici au chœur des idées générales et des poncifs énonçant que « la femme » s'est « libérée » ou « émancipée » ; car ceux-ci font bon marché des différences et des disparités entre les femmes qui, selon leurs conditions de vie, connaissent aujourd'hui encore, une distribution des rôles et des tâches peu comparable. Il n'en demeure pas moins que c'est d'un ensemble de changements sociaux et culturels affectant la vie quotidienne des femmes - effets entre autres différés et indirects des courants de pensée et actions féministes des années 60-70 - que participe sans nul doute leur venue progressive sur le terrain de la pratique sportive. Les changements en tout cas sont sans conteste simultanés. Un élément parmi d'autres le traduit assez bien : à l'instar de ce qui s'est produit pour l'activité professionnelle, les femmes sont aujourd'hui représentées quasiment « à leur mesure » parmi les pratiquants d'une activité physique ou sportive. En 1995, elles constituent 45 % de la population active et 49 % de la population « sportive », quand elles représentent plus de 51 % de l'ensemble de la population française. Il y a presque 30 ans, sortir de la maison que ce soit pour travailler ou pour pratiquer du sport était dans plus de 6 cas sur 10 une démarche masculine.

Ce n'est pas, toutefois, à ce seul contexte social, économique et politique qu'on peut attribuer l'intérêt croissant des femmes pour les pratiques physiques et sportives. D'autres éléments y contribuent de façon concomitante, au rang desquels la massification des moyens de communication n'est pas des moindres. Quand 97 % des foyers français ont

au moins un poste de télévision d'une part, quand le volume des émissions sportives télévisées y est grandissant d'autre part, (600 heures en 1976, quelque 2 000 heures depuis 1988), les femmes peuvent difficilement demeurer étrangères à la culture sportive ; d'autant qu'elles regardent en moyenne la télévision 1 h 30 par jour⁹ et que 62 % d'entre elles sont téléspectatrices, au moins occasionnelles, des spectacles et événements sportifs télévisés¹⁰. Certes, on ne saurait établir là encore une simple et réductrice relation de cause à effet : être spectateur ou téléspectateur de la

TABLEAU 1

	<i>Composition de la population active *</i> (en %)		<i>Composition de la population pratiquant une activité physique ou sportive ** (en %)</i>	
	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
1967			60,2	39,8
1968	65,5	34,5		
1973			59,2	40,8
1975	63,1	36,9		
1981			56,5	43,5
1982	58,7	41,3		
1994			51	49
1995	55	45	52	48
composition de la population française	48,8	51,2	48,8	51,2

*. Source : Femmes en chiffres INSEE-CNIDF (1986), INSEE (1995).
 **. Enquêtes INSEE (1967), Ministère de la Culture (1973, 1981), INSEP (1985), CREDOC (1994).

pratique ne conduit pas ipso facto à en devenir acteur. Les vertus incitatives du petit écran sont bien moins évidentes qu'il n'y paraît, tant il faut compter, par exemple, avec le fait qu'un « même » message connaît des décryptages aussi divers que le sont ses récepteurs. Il n'en demeure pas moins que depuis le début des années 80 tout particulièrement, des modèles se diffusent qui insolent un large public, quand bien même il serait peu prédisposé à la pratique. L'émission dominicale de Véronique et Davina connaît alors, et en

⁹ Source Médiamétrie Médiamat 1993.in INSEE (1995). *Les femmes*. Collection « Contours et caractères ».

¹⁰ Paul IRLINGER, Catherine LOUVEAU, Michèle METOUDI. *Les pratiques sportives des Français*, Paris, INSEP, 1987.

dépît des réserves qu'elle suscite parmi nombre de professionnels du corps et du sport, un succès d'envergure : on a estimé entre 3 et 5 millions les adeptes de cette émission « participante » de gymtonic. Par ailleurs, la revue Vital et son cortège de pratiques corporelles gymniques, diététiques, orientales, californiennes, lance son premier numéro en 1980, signe révélateur d'un « marché de la forme » qui n'a cessé de se développer depuis.

1.3. Quand se joue le JE

A l'évidence, ces événements ne constituent pas des épiphénomènes car ils illustrent magistralement des tendances majeures qui émergent dans la vie sociale de cette dernière décennie. En même temps que ne cessent de s'affirmer la place et le rôle de l'image, surgit et se développe de manière tout aussi voyante une pléthore de produits et de pratiques ciblés sur le corps. D'aucuns évoqueront un « retour » ou un « nouvel âge du corps »¹¹. Mode ont pensé (et espéré ?) certains, déroutés par cet engouement aussi massif que spontané pour un corps qu'on veut non plus seulement en bonne santé et bronzé mais en forme sous tous rapports, entretenu, soigné, non vieillissant, actif, tonique, dynamique, bref, dépositaire incarné des valeurs dominantes et des dispositions mentales dont il convient de faire montre à tout instant, que l'on soit personnalité publique ou simple quidam. « Années corps », « années look » a-t-on dit. Reste que cette polarisation effective de nombre d'individus sur leur apparence n'est pas simple « toquade » ; elle procède des changements sociaux et culturels profonds qui travaillent simultanément la vie publique et la vie privée : désinvestie comme lieu du collectif, la première se « personnalise » et s'éparpille en entreprises satellites des structures en place ; la seconde devient un lieu où le Moi sur-investi est exigeant. Ici et là, RÉUSSIR tient lieu de ligne d'horizon.

Quels que soient les mots pour le dire, « incarnation de Narcisse » à millions d'exemplaires ou « révolution individualiste »¹², quelles que soient les explications avancées, « crise économique », « incertitude des lendemains », « désenchantement », les signes de l'individualisation des modes de vie et des pratiques sociales sont multiples. Expansion de l'habitat individuel, personnalisation des moyens de communication (services

¹¹ CEMEA, 2010 *L'Odyssée des loisirs*. Actes du premier forum international pour l'avenir des vacances et des loisirs, 1988,

¹² LIPOVETSKY Gilles, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

minitels, chaînes privées, réseaux câblés, télévision « à la carte », magnétoscopes) jusqu'à l'isolement (walk-man) et jusqu'au paradoxe (succès des messageries de rencontres), taux croissants de célibat et d'unions « libres » (possiblement éphémères, multiples, simultanées ou successives), reflux des désirs et des attentes vers la famille, « cocooning » des jeunes et des moins jeunes..., les signes du « Moi-je » et du « culte de soi-même » sont nombreux, divers.

En corollaire, les collectifs structurants d'hier connaissent la désaffection : syndicats, partis politiques et lieux de culte religieux perdent leurs adhérents de manière voyante¹³. Ici et là, on fait le constat d'une « désinstitutionnalisation » qui ne manque pas de toucher aussi la famille devenue « éclatée », « recomposée », multiforme¹⁴. Face aux désirs puissants et pressants d'accomplissement personnel, les projets et idéaux collectifs à long terme semblent marquer le pas. La quête d'identité et d'originalité paraissent ne plus pouvoir composer avec l'intérêt général. C'est là, entre autres, une différence majeure entre les manifestations étudiantes de 1968 et celles de 1986 : le Nous de l'avenir motivait la volonté de changer le monde, le Moi tout de suite a tout l'air d'y avoir renoncé ; il cherche prioritairement à s'y faire une place. Les revendications salariales qui se sont exprimées depuis, cloisonnées, menées par des coordinations à côté des centrales syndicales, corporatistes et identitaires, procèdent, au moins formellement, d'un même autocentrisme.

1.4. Quand bouger devient impératif

Non seulement le sport n'a pas échappé à ces changements affectant les institutions, la vie politique, les mentalités et les pratiques quotidiennes, mais il y participe grandement : « Le sport est devenu au cours de nos roaring eighties quelque chose d'inhérent au désir d'être un sujet » note A. Ehrenberg¹⁵. Une des caractéristiques essentielles du développement des pratiques physiques de ces 20 dernières années est précisément qu'elles sont sorties des cadres qui les organisaient traditionnellement. C'est en effet en dehors des structures classiques (fédérations sportives) que se déroulent aujourd'hui la majorité des pratiques physiques et sportives : près de la moitié des Français pratiquent leur(s) activité(s) sans être licenciés, seuls, en famille ou avec un groupe d'amis (INSEP, CREDOC). En outre, les

¹³ *Comment vivrons-nous demain ?* Rapport du groupe long terme « Changements des modes de vie », Commissariat Général du Plan, Novembre 1983.

¹⁴ ROUSSEL Louis, *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989.

¹⁵ EHRENBURG Alain, *L'art de se penser soi-même*. Vertical, 21, Juin 1989.

enquêtes les plus récentes le montrent : la montée remarquable des pratiques individuelles n'a d'égale que la lente croissance, voire la stagnation des sports collectifs, par exemple. En 1973, 19 % des Français de 15 ans et plus déclarent faire de l'éducation physique, de la gymnastique, du footing ; en 1981, 35% mentionnent l'une de ces mêmes pratiques ; en 1989, 23% déclarent pratiquer du jogging ou du footing, 20% de la gymnastique. En 1973 encore, 25 % d'entre eux disent pratiquer un « sport individuel » (tel que athlétisme, équitation, natation, tennis, ski, judo, voile...) ; en 1981, 32% s'adonneront à une pratique de ce type. Toujours en 1973, enfin, 12 % des Français ont opté pour un « sport d'équipe » (tel que football, basket-ball, volley-ball, rugby) ; en 1981, ils seront 16 % à faire un choix semblable¹⁶, en 1989, 13%. En dix ans à peine, les disciplines susceptibles d'être « librement » entreprises gagnent rapidement des adeptes quand nombre de sports organisés, encadrés, structurés s'essouffent. Et les pratiques individuelles connaissent plus de succès que les pratiques collectives. En 1985, le hit-parade des pratiques physiques des Français confirme cette évolution : en tête vient la culture physique (26 % des Français de 12 à 74 ans) suivie de la marche (25 %), de la natation (22% « baignade » non incluse), du vélo (15%), du tennis et de la course à pied (13 %)... Le premier sport collectif n'arrive qu'au 9e rang (le football, 7 % des Français le pratiquent) le suivant étant au 17^e rang (le volley-ball, 2 % des Français)¹⁷. En 1994, les pratiques individuelles de loisir physique et de forme sont les plus répandues : marche/randonnée, vélo, natation, jogging, gymnastique et ski concernent chacune plus d'un Français sur 5 ; 15% des Français ont déclaré un sport d'équipe (enquête CREDOC 1994).

En s'autonomisant dans leurs modes d'organisation, en s'inscrivant dans de nouvelles formes de sociabilité, plus localisées, en se centrant sur d'autres finalités que l'affrontement compétitif, l'apprentissage ou le perfectionnement techniques, (du « plaisir » à « la forme » en passant par le « look »), les pratiques se multiplient, se diversifient et s'éparpillent en façons de faire innombrables. Ce faisant, elles se massifient en conquérant des publics souvent restés aux marges des structures sportives traditionnelles : les personnes âgées (en 1967, 2 % des 65 ans et plus pratiquaient un sport, en 1985, 53 % d'entre elles pratiquent une activité physique au moins à un moment de l'année¹⁸ ; c'est le cas de 61% des 60-65

¹⁶ *Les pratiques culturelles des Français*, Paris, Dalloz, 1983 et 1989.

¹⁷ *Les pratiques sportives des Français*, INSEP, op. cit.

¹⁸ L'usage de termes différents - sport, activité physique - n'est pas ici motivé par le style. La plupart des enquêtes et sondages habituels demandent aux Français s'ils font du sport ou

ans en 1994), les ruraux (en 1967, 5 % des agriculteurs pratiquaient, en 1994, 50 % « bougent »), les ouvriers (31 % en 1967, 63 % en 1994) et précisément les femmes. Même si ces augmentations remarquables tiennent en partie au fait qu'en 1985 toutes les formes d'activités physiques ou sportives sont prises en compte¹⁹ on ne peut douter de l'accroissement des adeptes de l'exercice et de l'entretien physique. Les rangs des sportifs « classiques » se sont grossis - outre des « pilotes » d'engins sophistiqués, des mordus de la glisse et des amateurs d'exploits - des engagés volontaires de la forme ; ainsi que le suggère un journaliste en une image évocatrice, « l'armée marathonnienne devient innombrable »²⁰.

« Bouger » est devenu impératif ainsi que l'ont compris les publicitaires («... éliminez »). Les Français, longtemps décrits comme velléitaires en matière de pratique physique, répondent de plus en plus nombreux au mot d'ordre de la forme, à ce qui semble devenir un véritable devoir envers soi : déjà actifs pour les trois quarts d'entre eux, plus de 6 français sur 10 déclarent qu'ils devraient pratiquer ou pratiquer davantage ; par ailleurs, près de 5 sur 10 avouent surveiller leur alimentation et respecter des règles de diététique²¹, quand 7 sur 10 estiment qu'ils sont « obsédés par leurs poids » (sondage télévisé, août 89). Au plan économique, l'offre ne dément pas les pratiques et les produits destinés à l'individu-corps prolifèrent : portions individuelles et produits allégés envahissent le rayon alimentaire - « sugarless et light sont les nouveaux mots de passe » comme les haltères, home-trainer, justaucorps ou raquettes de tennis le rayon loisir.

Les manières individuelles de s'adonner à une pratique physique - plus nouvelles dans l'esprit que dans les lieux ou les façons de faire²² - se multiplient. Le développement des gymnastiques au domicile en atteste ; en

encore proposent à leurs choix des disciplines classiquement répertoriées (qui recouvrent la distribution fédérale le plus souvent). L'enquête effectuée par l'INSEP à laquelle on fait souvent référence ici, qui voulait saisir la diversité et la pluralité des pratiques physiques - des plus hygiéniques et ludiques aux plus compétitives - a recensé toutes les formes de pratiques physiques non utilitaires, y compris celles réalisées au domicile. Le dénombrement concerne les pratiques sportives instituées comme celles que d'aucuns considèrent comme n'étant pas du sport.

¹⁹ *Les pratiques sportives des Français*, pp. 13-21. L'enquête réalisée par le CREDOC en 1994 a également effectué un recensement ouvert de la « pratique sportive ».

²⁰ 1980-1989. Les années cœur-fric. *Le Nouvel Observateur*, n° 1260, du 29/12/88 au 4/01/89.

²¹ *Les pratiques sportives des Français*, op cit.

²² METOUDI Michèle, *De nouveaux usages pour les sports d'hier*. *Esprit*, 4, Le nouvel âge du sport, Avril 1987.

1985, 23% des Français de 12 à 74 ans font chez eux de la « culture physique », de la « musculation », des « assouplissements », des « abdominaux », bref des pratiques gymniques ou corporelles dans l'intimité de leur foyer. L'attrait non moins remarquable pour les salles privées de gymnastique et de forme en témoigne aussi. C'est tout particulièrement dans les grandes agglomérations que le parc s'accroît : en 1970, 9 salles à Paris, en 1985... 175²³. Aérobie, stretching, danses, musculation segmentée sur des appareillages complexes et sophistiqués, bains à remous, hammam, solarium ou salles d'UV, piscine, restaurants diététiques intégrés, contribuent tous au modelage et à la modélisation d'un corps qu'on veut en forme et en formes²⁴. Ici, les exercices trouvés rébarbatifs hier se sont mués, la musique, les couleurs et le cadre aidant, en efforts attractifs. A croire que quand « l'enfer » promet « le paradis » (salle des Champs Elysées), la fonte est moins lourde... Ici, « j'ai rendez-vous avec moi » (Garden Gym) et c'est bien cela qui compte, non ce que cela coûte -au double sens du terme. « Je n'ai pas de modèle, mon seul modèle c'est Moi » dit une jeune sportive interviewée à propos du champion auquel elle s'identifierait éventuellement... Narcisse peut même se passer des miroirs qui tapissent les murs des salles de mise en forme pour être fasciné par lui-même...

Le puissant intérêt pour soi passe ainsi par le travail des apparences ; que ce soit sous ses formes gymniques (attirant alors plus de femmes que d'hommes) ou sous ses formes risquées (« exploits » attirants par contre plus d'hommes que de femmes), la mise en activité du corps est devenue partie prenante de ce « Grand jeu du JE » où il s'agit non d'avoir mais d'être... et de le paraître. Comme si entretenir son corps équivalait à préserver un capital, valeur (illusoirement) sûre et valeur refuge, par défaut peut-être. Comme s'il s'agissait de « troquer les apparences contre les espérances »²⁵. Comme si « l'adoration du corps, sa vénération fétichisée signal[ai]ent un profond besoin de religiosité »²⁶. On se rappellera que l'émission « Gym-tonic » de Véronique et Davina a été, en son temps, dite concurrente au « Jour du Seigneur » et que, ce faisant, le « Dieu de la Forme avait trouvé sa

²³ BESSY Olivier, *Les salles de gymnastique, un marché du corps et de la forme*. Esprit, 4, Le nouvel âge du sport, Avril 1987. En 1994, une enquête de la SOFRES pour le salon *Boby-fitness* révèle que 22% des Français de 18 à 64 ans s'adonnent à une activité physique d'entretien à leur domicile ou en structure spécialisée.

²⁴ LOUVEAU Catherine, *La forme, pas les formes : simulacres et équivoques dans les pratiques physiques féminines*. In: Sports et Société, approche socio-culturelle des pratiques, Paris, Vigot, 1981.

²⁵ FOURNIER Lucas, *C'est nouveau, ça vient de sortir. Traité de néopathie*, Paris, Seuil, 1987.

²⁶ BROHM Jean-Marie, *Corpus symbolicum, Quel Corps ?* 34-35, Mai 1988.

messe »... commentaire qu'on peut rapprocher d'une publicité récente (faite pour une chaîne de distribution de matériel et d'équipements sportifs) : où l'on voit des Indiens se prosterner devant une raquette de tennis hissée au sommet d'un monument - en lieu et place de l'idole adorée auparavant- et qu'ils incantent : « Décathlon, à fond la forme ».

Partie prenante du social dans lequel elles s'inscrivent et qu'elles alimentent à leur tour, les pratiques physiques et corporelles participent ainsi pleinement de l'évolution des mentalités et des modes de vie. Nouveaux sports ou nouvel esprit pour s'y adonner, nouvelles façons de se mouvoir ou nouvelles manières d'en parler, ce sont près de 400 modalités de pratiques physiques qu'on pourrait recenser aujourd'hui²⁷. A cette liste inépuisable, sans cesse enrichie de modalités et d'engins originaux et inédits, reflet de l'atomisation et de la personnalisation du fait sportif, il convient d'ajouter la myriade des techniques psychocorporelles, qui ont conquis elles aussi un public. Individuels ou conviviaux, ludiques ou thérapeutiques, les « cultes du corps »²⁸ mixant le travail physique et le travail psychologique (relaxation, yoga, bio-énergie, cri primal...) se sont multipliés, témoignant de cette attraction contemporaine pour les « vertiges de l'intime »²⁹, si ce n'est d'un repli quasi autistique sur soi... Le caisson d'isolation sensorielle, en vogue il y a peu, ressemble fort à l'invention paradigmatique de « fantasmes liés à la fœtalisation »³⁰. En matière d'autocentration et de cocooning, on ne peut faire pratique plus « extrême ».

1.5. Quand le social se féminise

Avant le miroir, nombre de psychanalystes en conviennent, c'est bien la mère qui institue le sujet³¹. Individualisation et privatisation des modes de vie, personnalisation et psychologisation des rapports sociaux, communication et rôle essentiel de l'image, « recherche narcissique du plaisir personnel », repli sur la famille et sur soi, stratégies de la mise en (re)présentation de soi et en corollaire du travail des apparences (à mettre en relation avec la tertiarisation des emplois), caractérisent à grands traits les

²⁷ IRLINGER Paul, LOUVEAU Catherine, METOUDI Michèle, *Méthodologie de l'enquête. Tours et détours d'une recherche sur les pratiques sportives*, Paris, INSEP, 1989.

²⁸ PERRIN Éliane, *Cultes du corps. Enquête sur les nouvelles pratiques corporelles*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1985.

²⁹ VIGARELLO Georges, *Les vertiges de l'intime*, Esprit, 2, Février 1982.

³⁰ BROHM Jean-Marie, *Corpus symbolicum*, op. cit.

³¹ TAP Pierre, *L'investissement du corps, aspects psycho-sociaux*, Cahiers du centre de recherches sociologiques, 8, Les gestions du corps, du corps vu au corps construit, Université de Toulouse - Le Mirail, Octobre 1988.

valeurs et modes de vie dominants aujourd'hui, au détriment des structures et conduites autoritaires, des intérêts et idéaux de masse, des collectifs voire de la « res publica ». Dans l'entreprise comme dans la vie domestique et privée, le light, le soft et l'amiable sont plus prisés que les antagonismes et l'affrontement. Quitte à paraître schématique, on se risquera à suggérer que tout se passe comme si les modes de rapports aux objets et au monde familiers des femmes prenaient progressivement le pas sur ceux qui ont été de longue date investis par les hommes. Le constat sans doute est réducteur mais il est maintes fois vérifiable : au plan des mentalités comme dans le choix des métiers par exemple, bref dans la vie quotidienne, l'individuel, l'intérieur, l'attention à soi et à son corps, le relationnel voire l'humanisme, la psyche (la psychologie) participent culturellement de la féminité comme le collectif, l'extérieur, le fonctionnel, l'autorité, l'affrontement, le socius (la sociologie) de la masculinité. Or, de toutes ces caractéristiques, ce sont bien les premières qui sont dominantes actuellement. Conclure à une féminisation achevée de la société en augurant, comme conséquence, un déclin de civilisation (ce que suggère un personnage dans « Le déclin de l'Empire américain », film de D. Arcand) est une hypothèse aussi intéressante qu'inquiétante, à mettre à l'épreuve de l'histoire à venir en tous cas. Cause ou conséquence, cette évolution va pour le moins de pair avec les multiples changements ayant affecté, depuis une vingtaine d'années, les rôles et attributs sociaux des femmes, avec la mixité irrémédiablement intentionnelle voire effective de la vie sociale.

Le sens commun a toujours donné les femmes moins sportives que les hommes, dans les faits si ce n'est dans l'esprit... appréciations que les résultats d'enquêtes et de sondages ne cessaient de conforter. Ces temps sans aucun doute sont révolus. Alors que « faire du sport » consistait principalement à pratiquer des disciplines instituées et techniques dans un esprit compétitif, nombre de femmes restaient aux marges, se reconnaissant mal dans ces apprentissages et ces efforts essentiellement tournés vers la performance ou l'affrontement. Mais quand sont vantées et légitimées des pratiques considérées hier comme simples « gambades hygiénistes », quand l'air du temps donne comme nécessaire voire impératif l'entretien physique et le travail de la forme dans des espaces conviviaux, quand sont privilégiées des mises en jeu du corps individuelles, ludiques et/ou esthétisantes, quand l'image de soi est au principe même des activités qu'on élit, tout concourt alors à ce que les femmes soient, et plus que jamais, partie prenante des pratiques physiques et sportives.

2. FEMMES CADRES, FEMMES OUVRIÈRES : UNE FÉMINITÉ SPORTIVE À DEUX VITESSES

2.1. D'inégales probabilités de pratiquer

Pratiquer une activité physique ou sportive est donc une expérience commune à de nombreuses femmes qui s'exprime à travers des modalités multiples, diverses et éparpillées ; mais on ne saurait croire, pour autant, que ce développement quantitatif remarquable vaut également pour toutes. La massification des pratiques physiques a souvent laissé supposer leur effective « démocratisation », si ce n'est - l'atomisation des pratiques aidant - l'indétermination sociale des engagements sportifs. Concomitamment, le post-féminisme ou l'essoufflement du mouvement (la discrétion des revendications signifiant pour d'aucuns qu'elles ne sont donc plus nécessaires) induisent ce « décret » fréquemment formulé, parmi d'autres de même nature : LA femme (ou LES femmes, ce qui revient au même) est devenue sportive. Le sport, sans aucun doute, se prête particulièrement bien à ces généralisations et extrapolations, tant l'idéologie égalitaire en est partie prenante, entre autres par le fait qu'il donne à voir la mise en actes de « l'expérience égalitaire »³² ; de plus, ne le désigne-t-on pas aujourd'hui encore comme lieu par excellence du « brassage social »... sous entendu « puisqu'on y rencontre de tout c'est que tout le monde y est... »?

Porteuse de distinction à maints égards, la pratique sportive ne saurait pourtant échapper, à l'instar des autres pratiques culturelles, aux effets différenciateurs des conditions de vie³³. Ainsi, des différences - des inégalités -existent durablement au sein de la population féminine quant aux formes de pratiques choisies ou à leurs lieux d'exercice bien sûr, mais aussi quant au seul fait de s'adonner à une activité physique. Selon leur âge, l'endroit où elles vivent, les revenus dont elles disposent, leurs scolarités, leurs métiers... les unes et les autres ont de fortes probabilités de connaître des « destins » sportifs bien peu ressemblants... et, pour certaines, de n'en connaître aucun. De fait, on a bien plus de probabilités de pratiquer une activité physique ou sportive quand :

³² EHRENBURG Alain, Communication aux Journées d'études « Sport et changement social, États et perspectives », Strasbourg, Novembre 1987.

³³ LE POGAM Yves, *Démocratisation du sport, mythe ou réalité*, Paris, Delarge, 1979. in *Sports et société, approche socio-culturelle des pratiques*, POCIELLO Christian (sous la direction de), Paris, Vigot, 1983, 2^{ème} édition.

- on est jeune : 87 % des jeunes filles de 12 à 17 ans pratiquent une activité physique pour 51 % des femmes âgées de plus de 65 ans ;

- on habite Paris ou l'agglomération parisienne : 82 % des femmes y résidant pratiquent pour 65 % de celles vivant dans une commune rurale comportant moins de 2 000 habitants ;

- on n'a eu aucun enfant : 79 % des femmes dans ce cas pratiquent pour 55% de celles en ayant eu 4 ou davantage ;

- on a des revenus conséquents : 78% des femmes disposant annuellement de 120 000 à 240 000 F pratiquent pour 52% de celles ayant 45 000 F ou moins de revenus ;

- on mène des études supérieures au baccalauréat : au moins 90 % des femmes ayant atteint le niveau let ou 2e cycle universitaire, BTS, Grandes Écoles pratiquent pour 53 % de celles qui ont obtenu le CEP ou aucun diplôme scolaire ;

- on exerce un métier appartenant à la catégorie des « cadres et professions intellectuelles supérieures » : 90% des femmes enseignantes, professions libérales, cadres d'entreprise... pratiquent une activité physique quand c'est le cas de 57% des femmes ouvrières et de 49% des femmes agricultrices³⁴.

Ces quelques données, qui retiennent ici les extrêmes, évoquent des portraits qu'on peut tracer de manière plus saisissante : une femme d'âge mûr et démunie de moyens financiers, habitant un petit hameau breton (ou corrézien), entourée de sa nombreuse descendance et ayant à peine connu l'école, a bien moins de « chances » - statistiquement parlant - de faire du tennis ou ne serait-ce que quelques exercices de gymnastique qu'une femme parisienne encore célibataire à 25 ans, achevant les études supérieures qui la destinent à une carrière dans la publicité, les assurances ou quelque autre service. En dessinant ces caricatures - les traits sont forcés mais les personnages sont-ils vraiment fantaisistes : - il s'agit bien de souligner combien sont encore grands et multiples les écarts (matériels, scolaires, culturels... sportifs) entre les femmes, combien pour être contemporaines,

³⁴ cf. *Les pratiques sportives des Français*, pour les données chiffrées de cette partie concernant la pratique d'une activité physique en regard des activités quotidiennes, op cit.. Il n'existe pas de nouvelles données aussi détaillées au moment de la seconde édition.